

“Genre” pour un dictionnaire marxiste : la politique sexuelle d’un mot

DONNA J. HARAWAY

En 1983, Nora Räthzel du collectif autonome des femmes du journal marxiste indépendant d’Allemagne de l’Ouest, *Das Argument*, me contacta pour me demander de rédiger l’entrée d’un « mot clé » pour un nouveau dictionnaire marxiste. Une équipe éditoriale du journal *Das Argument* avait entrepris le projet ambitieux de traduire en allemand les volumes du *Dictionnaire critique du marxisme* (Labica et Bensussan, 1985) et aussi de préparer un supplément séparé, pour l’édition allemande, qui porterait plus spécialement sur les nouveaux mouvements sociaux qui n’étaient pas traités dans l’édition française¹. Ces mouvements ont produit une révolution dans la théorie sociale critique, au plan international, dans les vingt dernières années. Ils ont également produit – et ont été en partie le résultat – des révolutions dans le langage politique de la même période. Comme Räthzel le dit, « Nous, l’équipe éditoriale des femmes, allons suggérer quelques entrées qui manquent, et nous voulons en réécrire certaines autres parce que les femmes n’apparaissent pas où elles le devraient » (communication personnelle, 2 décembre 1983). Ce doux euphémisme révélait une arène majeure du combat féministe – la canonisation du langage, de la

* Ce texte est extrait de l’ouvrage de Donna Haraway Simians, *Cyborgs and women, The Reinvention of Nature*, publié à Londres en 1991 par Free Association Books. Il s’agit du chapitre VII de la 3^e partie *Differential Politics for Inappropriate/d Others*. Il est traduit, en 2003, par Denis Petit, avec la collaboration d’Anne-Marie Vindras. Nous remercions les éditions du Rouergue, qu’ont en projet la traduction de l’ouvrage, de nous avoir autorisé à publier notre traduction.

1. Le projet s’avéra si terrible que le « supplément » s’est détaché de la traduction proprement dite et occupe à lui seul deux volumes, le *Marxistisches Wörterbuch*, sous la direction éditoriale de Wolfgang F. Haug de l’Institut für Philosophie, Freie Universität, Berlin. Il y a des centaines de collaborateurs allemands et de beaucoup d’autres pays. Tirées d’une liste dressée en 1985, quelques entrées d’un intérêt particulier pour les féministes comprennent : *Diskurs, Dritte Welt, Familie, Feminismus, feministische Theologie, Frauen, Frauenbewegung, Geschlecht, Homosexualität, Kulturarbeit, Kybernetik, Luxemburgismus, Marxismus-Feminismus, Natur, Ökologie, Patriarchat, Post-Modernismus, Rasse, Rassismus, Repräsentation, Sex/gender system, Sexismus, Sexpol, Sister-hood, technologische Rationalität, weibliche Ästhetik, et weibliche Bildung*. Ces mots ne faisaient pas partie, en effet, du vocabulaire quotidien de Marx et d’Engels. Mais ils ont absolument leur place dans un dictionnaire marxiste de la fin du XX^e siècle.

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d’un mot

politique et des récits historiques dans les pratiques d'édition, y compris dans des ouvrages de référence.

« Les femmes n'apparaissent pas où elles le devraient ». Les équivoques de la phrase étaient fortes et intéressantes. Il y avait là une occasion de participer à l'élaboration d'un texte de référence. J'avais droit à cinq pages dactylographiées pour mon entrée : sexe/genre. Téméraire, je répondis que j'acceptais le travail.

Il y avait un premier problème : je suis anglophone, avec une connaissance de l'allemand, du français et de l'espagnol plus ou moins utilisable mais peu sûre. Ce handicap en langues est le reflet de ma situation politique dans un monde social déformé par l'ambition d'hégémonie des États-Unis et la coupable ignorance, toute spéciale, des citoyens blancs des États-Unis. L'anglais, particulièrement l'anglais américain, fait la distinction entre sexe et genre. Cette distinction a fait couler le sang au cours de la lutte dans beaucoup d'arènes sociales, comme le lecteur le constatera dans la discussion qui suit. L'allemand possède un seul terme, *Geschlecht*, qui ne correspond pas tout à fait aux termes anglais *sex* ou *gender*. De plus, le projet de dictionnaire prévoyait, à côté de la traduction en allemand des entrées écrites par des collaborateurs étrangers, de donner chaque mot-clé en allemand, chinois (idéogramme et transcription), anglais, français, russe (transcription seule) et espagnol. Les histoires intriquées du marxisme et de l'impérialisme apparaissaient au premier plan dans ce catalogue. Chaque mot-clé allait hériter de ces histoires.

Enfin je savais que ce qui était arrivé à *sex* et *gender* en anglais, était différent de ce qu'il en était pour *género*, *genre*, et *Geschlecht*. Les principales raisons de ces différences tenaient aux histoires spécifiques du mouvement des femmes dans les vastes ensembles globaux où ces langues faisaient partie de la politique vivante. Les vieux grammairiens hégémoniques – sexologues inclus – avaient perdu le contrôle du genre et de sa proliférante fratrie. L'Europe et l'Amérique du Nord étaient loin de pouvoir discipliner le destin moderne de leurs langues impérialistes. Cependant je ne savais que faire de mon problème de sexe/genre en russe ou en chinois. Progressivement, il devint clair pour moi que j'avais quelques pistes pour traiter de sexe/genre en *anglais*, aux États-Unis mêmes, plutôt que dans le monde anglophone. Il y a tellement d'anglais différents rien qu'aux États Unis, et tous semblaient soudain devenus parents pour ce texte de cinq pages promis à un dictionnaire marxiste en allemand qui se détachait de son original français dans le but de prêter attention aux nouveaux mouvements sociaux. Mon anglais était marqué par la race, la génération, le genre (!), la région, la classe, l'éducation et l'histoire politique. Comment *cet* anglais-là pouvait-il être ma matrice pour sexe/genre *en général* ? Une telle chose existait-elle moins que n'importe quoi d'autre, même prise en tant que mots, que « sexe/genre en général » ? Bien sûr que non. Ces problèmes ne sont pas nouveaux pour les rédacteurs de dictionnaires mais je me sentais, eh bien, une poule mouillée, *politiquement*, une poule mouillée. Mais les rotatives tournaient, et la date de la ponte approchait. Il était temps de s'arracher une plume et d'écrire. À la fin du vingtième siècle, après tout, nous sommes, littéralement, des technologies d'écriture incarnées. Cela participe de l'implosion du genre dans le sexe et le langage, dans la biologie et la syntaxe, rendue possible par la techno science occidentale.

Donna J.
Haraway

En 1985 je fus modérément réconfortée d'apprendre que l'équipe éditoriale voulait en fait une entrée à propos *du système sexe/genre*. Cela aidait ; il y avait une occurrence précise pour le premier usage du terme – l'essai étourdissant de Gayle Rubin (1975), écrit alors qu'elle était étudiante de 3^e cycle à l'Université du Michigan, « The traffic in women : notes on the political economy of sex »*. Je pouvais simplement suivre le destin du « système sexe/genre » dans l'explosion de l'écriture féministe socialiste et marxiste en me référant à Rubin. Cette pensée me procura une très brève consolation. Premièrement, les éditeurs imposaient que chaque mot-clé soit mis en relation avec le corpus de Marx et Engels, qu'ils aient utilisé ou non les termes précis. Je pense que Marx aurait été amusé par la petite main guidant le curseur sur l'écran d'ordinateur. Deuxièmement, celles qui adoptaient la formulation de Rubin le faisaient à partir d'histoires multiples, embrassant des intérêts théoriques et politiques. Les féministes américaines blanches socialistes fournissaient le contingent le plus évident d'écrits pour suivre le « système sexe/genre » au sens le plus étroit. Ce simple fait constituait un problème complexe, pas une solution. Une grande part de la théorie féministe la plus provocatrice des vingt dernières années a insisté sur les liens de sexe et *race* de telle façon que les affres de l'accouchement du système sexe/genre furent problématisés dans un discours plutôt focalisé sur l'entrelacement de sexe et *classe*². Il est très rarement arrivé à la théorie féministe de tenir analytiquement ensemble *race*, *sexe/genre* et *classe* – en dépit des meilleures intentions, des protestations des auteures et des commentaires des préfaces. De plus, il y a autant de raisons pour les féministes d'argumenter pour un système *race/genre* que pour un système *sexe/genre*, et les deux choses ne constituent pas la même *sorte* de mouvement analytique. Et, encore, qu'en est-il de *classe* ? Il est évident que se fait sentir le besoin d'une théorie de la « différence » dont les coordonnées, les paradigmes et la logique rompent avec les modèles binaires, *nature/culture*, dialectiques, de toutes sortes. Sinon les trois se réduiront toujours à des deux, qui finiront par devenir rapidement des uns solitaires, à l'avant-garde. Et personne n'apprend à compter jusqu'à quatre. Tout cela importe politiquement.

Aussi, bien que Marx et Engels – ou Gayle Rubin, pour l'occasion – ne se soient

* Traduction française : Cahier du CEDREP n°7. Gayle Rubin, *L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et système de sexe/genre*. Traduit de l'anglais par Nicole-Claude Mathieu avec la collaboration de Gail Pherterson (1999 Presses de l'université Paris VII, 82 pages).

2. Un curieux point de linguistique apparaît ici : il n'y a pas de marqueur qui permette de distinguer la *race* (biologique) de la *race* (culturelle), comme il y en a un pour distinguer le *sexe* (biologique) du *genre* (culturel) alors même que les binarismes *nature/culture* et *biologie/société* contaminent tout le discours occidental concernant la *race*. Cette situation linguistique éclaire la très récente et hésitante arrivée de *genre* dans le vocabulaire politique, à l'opposé du vocabulaire grammatical. Le caractère non-naturel de *race* – qui est toujours et totalement une construction arbitraire, culturelle – peut se trouver confirmé par cette absence de marqueur linguistique. Mais, en même temps, la chute complète de la catégorie de *race* dans le biologique est suggérée linguistiquement. Toutes ces questions continuent de dépendre du fonctionnement non discuté d'une logique aristotélicienne, productiviste, inhérente à une grande partie du discours occidental. Dans cette matrice linguistique, politique et historique, matière et forme, acte et puissance, matière première et produit fini, mettent en jeu l'escalade dramatique de production et d'appropriation. C'est à partir de là que sujets et objets naissent et se réincarnent sans cesse.

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

pas aventurés dans la sexologie, la médecine, ou la biologie dans leurs discussions à propos de sexe/genre ou de la question féminine, je savais que j'aurais à le faire. En même temps, il était clair que les autres GRANDS courants de l'écriture féministe moderne sur le sexe, la sexualité et le genre s'entremêlaient constamment avec la plus modeste interprétation de ma dissertation. La *plupart* d'entre eux, peut-être particulièrement les courants psychanalytiques féministes et littéraires français et anglais, ne figurent pas dans mon entrée sur *Geschlecht*. En général, l'entrée ci-dessous se concentre sur l'œuvre des féministes américaines. Ce qui n'est pas un mince scandale³.

Ainsi, ce qui suit montre les sauts étonnants de reconstructions continuelles pendant six ans. Les creux et les bosses, tout comme la forme générique d'une entrée d'encyclopédie, devraient tous attirer l'attention sur les processus politiques et conventionnels de la standardisation. Les terrains plats sont probablement les plus révélateurs de tous ; ils dissimulent littéralement un champ de mines. Peut-être avais-je seulement besoin d'une leçon concrète me montrant combien pouvait être problématique l'entrée d'un « mot-clé » quel qu'il soit. Mais je soupçonne aussi mes sœurs et autres camarades d'avoir eu parfois tendance tout simplement à se fier à ce qu'elles respectaient en tant que travail de référence, au lieu de se rappeler que cette forme d'écriture n'est qu'un processus de plus pour habiter des mondes possibles – provisoirement, avec espoir, à plusieurs voix, et de façon limitée. Finalement, l'entrée du mot-clé dépassa les cinq pages dactylographiées, et la poule était complètement déplumée. Son corps était devenu texte, et l'instrument d'inscription n'était pas une plume, mais une souris. Les nouveaux organes génitaux de l'écriture fournissent ses

Donna J.
Haraway

3. Bien que de façons non exclusives l'une de l'autre, l'emploi de « genre » dans le discours féministe euro-américain équivaut à « position sexuée du sujet » et à « différence sexuelle » dans l'écriture européenne. Pour le féminisme marxiste britannique à propos du « sujet sexué dans le patriarcat », voir Kuhn et Wölpe (1978), Marxist-Feminist Literature Collective (1978), Brown et Adams (1979), le journal *m/f*, Barret (1980). Les positions socialistes féministes allemandes à propos de la sexuaction ont fait ressortir la dialectique d'auto construction des femmes, les déterminations sociales déjà structurées, et les restructurations partielles. Cette littérature examine comment les femmes se construisent elles-mêmes à l'intérieur des structures existantes, de façon à trouver le point où changer devient possible. Si les femmes sont pensées comme des victimes passives du sexe et du genre en tant que système de domination, aucune théorie de libération ne sera possible. Ainsi le constructivisme social sur la question du genre doit s'interdire de devenir une théorie de déterminisme strict (Haug, 1980, 1982 ; Haug *et al.*, 1983, 1987 ; Mouffe, 1983). Cherchant une théorie de l'expérience, de la façon dont les femmes s'incarnent elles-mêmes activement, les femmes du collectif qui publie *Frauenformen* insistent sur une pratique descriptive/théorique montrant « les façons dont nous nous vivons en termes de corps » (Haug *et al.*, 1987, p. 30). Elles ont élaboré une méthode appelée « travail-mémoire » qui fait valoir des récits écrits, collectivement critiqués au sujet d'« un revenant », un soi passé « remémoré », en problématisant les suppositions trompeuses de l'autobiographie et autres explications causales. Le problème est de rendre compte de l'émergence du « sexuel lui-même comme un processus qui produit l'insertion des femmes dans des pratiques sociales fixées et leur subordination à l'intérieur de celles-ci ». (p. 33). Ironiquement, les femmes qui se constituent comme sexuées, comme femme, ne peuvent répondre pour elles-mêmes, ou la société (p. 27). Comme toutes les théories du sexe, de la sexualité et du genre examinées dans cet effort pour écrire un travail de référence qui revient inévitablement à canoniser certaines significations plus que d'autres, les versions *Frauenformen* privilégient genre en tant que gérondif ou verbe, plutôt qu'en tant que nom commun clos sur lui-même, que substantif. Pour les féministes, genre signifie faire et défaire « les corps » dans un monde s'offrant à la contestation, le récit sur le genre est une théorie de l'expérience comme signifiant et significative de l'incorporation (*embodiment*).

métaphores à l'analyste, tandis que le système sexe/genre se métamorphose en d'autres mondes de différence portant à conséquence et investie de pouvoir.

MOT-CLÉ

Gender (anglais), Geschlecht (allemand), Genre (français), Género (espagnol).

[La racine des mots anglais, français et espagnol est le verbe latin *generare*, engendrer, et le radical latin *gener-*, race ou espèce. Un sens obsolète de l'anglais « to gender » est « copuler » (*Oxford English Dictionary*). Les substantifs « Geschlecht », « gender », « genre » et « género » se réfèrent à la notion de sorte, d'espèce et de classe. En anglais, « gender » a été utilisé dans ce sens « generic » sans discontinuer depuis au moins le quatorzième siècle. En français, allemand, espagnol et anglais, les mots pour « gender » se réfèrent à des catégories grammaticales et littéraires. Les mots modernes anglais et allemand, « gender » et « Geschlecht », collent aux concepts de sexe et de sexualité, de différence sexuelle, de génération, d'engendrement, etc., tandis que le français et l'espagnol ne semblent pas accepter ces significations aussi facilement. Les mots proches de « gender » sont impliqués dans les concepts de parenté, de race, de taxonomie biologique, de langue et de nationalité. Le substantif « Geschlecht » prend les significations de sexe, souche, race et famille, tandis que la forme adjectivale « geschlechtlich » signifie en traduction anglaise à la fois « sexual » et « generic » [*sexuel et générique*]. « Gender » est au cœur de constructions et de classifications des systèmes de différence. L'amalgame et la différenciation complexes des termes pour « sex » et « gender » font partie de l'histoire politique des mots. Les significations médicales relatives à « sex » reviennent progressivement à « gender » en anglais au cours du vingtième siècle. Les significations médicale, zoologique, grammaticale et littéraire ont toutes été contestées par les féminismes modernes. Les significations de genre en tant que catégorie raciale ou sexuelle marquent les histoires modernes entremêlées des oppressions coloniale, raciste et sexuelle dans des systèmes de production et d'inscription corporelles et les discours contestataires et libérateurs qui y répondent. La difficulté d'intégrer les oppressions raciale et sexuelle dans les conceptions marxistes de classe trouve son parallèle dans l'histoire des mots eux-mêmes. Cet arrière-plan est essentiel pour comprendre les résonances du concept théorique du « sex-gender system » construit par les féministes anglophones occidentales dans les années soixante-dix⁴. Dans toutes leurs variantes, les théories féministes du genre cherchent à articuler la spécificité des types d'oppressions des femmes dans le contexte de cultures qui met-

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

4. Joan Scott (1988, pp. 28-50) a traité de façon pénétrante le développement du genre en tant que catégorie théorique en histoire. Elle montre la longue histoire de l'utilisation de la différence de genre grammatical pour produire des allusions figurées au sexe et au caractère (p. 28). Scott cite dans son épigramme l'insistance que met le *Fowler's Dictionary of Modern English Usage* à dire que l'utilisation de « genre » pour désigner le sexe mâle ou femelle constitue soit une faute soit une plaisanterie. L'ironie de cette recommandation saute aux yeux. Un bénéfice de l'héritage des utilisations féministes de « genre » à partir de la grammaire est que, dans ce domaine, « genre » est compris comme une façon de classer les phénomènes, comme un système de distinctions socialement convenu, plutôt que comme la description objective de caractères naturels » (p. 29).

tent en avant une distinction entre sexe et genre. Cette mise en avant s'appuie sur un système connexe de significations regroupées dans un ensemble de divisions binaires : nature/culture, nature/histoire, naturel/humain, ressource/produit. Cette interdépendance dans un champ occidental essentiel, politique et philosophique, d'oppositions binaires – comprises soit fonctionnellement, soit dialectiquement, soit structurellement, soit psychanalytiquement – rend problématique les prétentions à l'applicabilité universelle des concepts bâtis autour de sexe et genre ; ce problème fait partie du débat actuel à propos de la pertinence inter-culturelle des versions euro-américaines des théories féministes (Strathern, 1988). La valeur d'une catégorie analytique n'est pas nécessairement annulée par la conscience critique de sa spécificité historique et de ses limites culturelles. Mais les concepts féministes de genre soulèvent de façon aiguë les problèmes de comparaison culturelle, de traduction linguistique et de solidarité politique.]

HISTOIRE

Articulation du problème dans les écrits de Marx et Engels. Dans un sens critique et politique, le concept de genre fut articulé et progressivement contesté et théorisé dans le contexte des mouvements féministes après la seconde guerre mondiale. Le concept féministe moderne pour genre ne se trouve pas dans les écrits de Marx et Engels, bien que leurs écrits et autres pratiques, et ceux d'autres dans la tradition marxiste, aient fourni des outils déterminants pour – et des barrières contre – la politisation et la théorisation plus tardive du genre. En dépit d'importantes différences, toutes les significations féministes modernes de genre prennent racine dans la déclaration de Simone de Beauvoir « qu'on ne naît pas femme » (de Beauvoir, 1949 ; 1952, p. 249) et dans les conditions sociales de l'après-guerre qui ont permis de considérer les constructions des femmes comme un sujet historique collectif en devenir. Genre est un concept développé pour contester la naturalisation de la différence sexuelle dans de multiples combats. La théorie et la pratique féministes autour de genre cherchent à expliquer et à changer les systèmes historiques de la différence sexuelle, par lesquels « hommes » et « femmes » sont socialement constitués et positionnés dans des relations de hiérarchie et d'antagonisme. Depuis que le concept de genre est si intimement lié à la distinction occidentale entre nature et société ou nature et histoire, via la distinction entre sexe et genre, le rapport des théories de genre féministes au marxisme est attaché au destin des concepts de nature et de travail dans la doctrine marxiste et plus généralement dans la philosophie occidentale.

Les approches marxistes traditionnelles ne conduisent pas au concept politique du genre pour deux raisons principales : premièrement, les femmes, tout comme les peuples « primitifs », ont une existence instable à la frontière du naturel et du social dans les écrits princeps de Marx et Engels, tant et si bien que leurs efforts pour rendre compte de la position inférieure des femmes ont été dévalués par la catégorie de la division naturelle du travail selon le sexe, qui prend sa source dans une hétérosexualité naturelle non interrogeable ; et deuxièmement, Marx et Engels ont conçu la

Donna J.
Haraway

relation économique de la propriété privée comme le fondement de l'oppression des femmes dans le mariage, de telle façon que la subordination des femmes pouvait être examinée en termes de relations capitalistes de classe, mais pas en termes d'une politique sexuelle entre hommes et femmes. La source classique de ce raisonnement est l'ouvrage d'Engels *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). La priorité accordée dans son analyse par Engels à la famille comme formation médiatrice entre les classes et l'État « a subsumé toute autre considération de la division des sexes comme division antagoniste » (Coward, 1983, p. 160)⁵. En dépit de leur insistance sur la variabilité historique des formes de la famille et de l'importance de la question de la subordination des femmes, Marx et Engels n'ont pas historiquement dégagé le sexe et le genre d'un a priori d'hétérosexualité naturelle.

L'idéologie allemande (Première partie, Thèses sur Feuerbach) est le point de départ principal de Marx et Engels pour naturaliser la division sexuelle du travail, dans l'hypothèse qu'ils font d'une division pré-sociale du travail dans l'acte sexuel (rapports hétérosexuels), avec ses corollaires supposés naturels des activités reproductrices propres aux hommes et aux femmes à l'intérieur de la famille, qui conduisent à l'impossibilité de placer les femmes dans leurs relations aux hommes sans ambiguïté du côté de l'histoire et du social à part entière. Dans les *Manuscrits économiques et philosophiques de 1844*, Marx se réfère à la relation homme/femme comme à la « relation la plus naturelle d'être humain à être humain » (Marx, 1964b, p. 134). Cette supposition persiste dans le premier volume du *Capital* (Marx, 1964a, p. 351). Cette incapacité complète à inscrire le travail des femmes dans l'histoire est paradoxale au vu des intentions de *L'idéologie allemande* et de l'élaboration ultérieure pour placer la famille au centre de l'histoire comme le lieu où les divisions sociales surgissent. La difficulté originaire fut une incapacité à historiciser le sexe lui-même ; comme la nature, le sexe fonctionne analytiquement comme un constituant de base ou une matière première pour le travail historique. S'appuyant sur les recherches de Marx concernant les écrits ethnographiques (1972), *L'origine* d'Engels (1884) a systématisé les conceptions de Marx à propos des évolutions solidaires de la famille, des formes de propriété, de l'organisation de la division du travail, et de l'État. Engels s'est approché d'une théorie de l'oppression spécifique des femmes dans sa brève affirmation qu'une analyse entièrement matérialiste de la production et de la reproduction de la vie quotidienne révèle un double aspect : la production des moyens d'existence et « la production des êtres humains eux-mêmes » (1884 ; 1972, p. 71). Une exploration de ce dernier aspect a servi de point de départ à maintes féministes marxistes euro-américaines pour leurs théories de la division sexe/genre du travail⁶.

La « question féminine » a été largement débattue dans les nombreux partis marxistes européens de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Dans la mouvance du parti social démocrate allemand a été écrit le second des deux

5. Se reporter à Coward (1983, chap. 5 et 6) pour une discussion approfondie des concepts de famille et de question féminine dans la pensée marxiste de 1848 à 1930 environ.

6. Rubin (1975), Young et Levidow (1981), Harding (1983, 1986), Hartsock (1983a, b), Hartmann (1981), O'Brien (1981), Chodorow (1978), Jaggar (1983).

apports marxistes les plus influents concernant la position des femmes, le livre d'Auguste Bebel *La femme et le socialisme* (1883 ; première version *Les femmes dans le passé, le présent et l'avenir*, 1878). Alexandra Kollontai emboîta le pas à Bebel dans ses combats pour l'émancipation des femmes en Russie et en Union Soviétique ; à l'intérieur de la social-démocratie allemande, Clara Zetkin, une dirigeante de l'Internationale socialiste des femmes, développa la position de Bebel dans son « Actualité de la question des ouvrières et des femmes »⁷.

PROBLÉMATIQUE ACTUELLE

Le paradigme d'identité de genre. L'histoire des reformulations politiques du genre par les féministes depuis les années soixante doit passer par la construction des significations et des technologies du sexe et du genre dans les sciences de la vie, qui sont normalisatrices, libérales, thérapeutiques-interventionnistes, empiristes et fonctionnalistes, surtout aux États-Unis, et qui rassemblent la psychologie, la psychanalyse, la médecine, la biologie et la sociologie. Le genre a été situé fermement dans une problématique individualiste à l'intérieur de « l'incitation au discours », généralisée sur la sexualité (Foucault, 1976) caractéristique de la société bourgeoise, patriarcale et raciste. Les concepts et les technologies de la « *gender identity* » furent fabriqués à partir de plusieurs éléments : une lecture instinctualiste de Freud ; la focalisation sur la somato-psychopathologie sexuelle des grands sexologues du dix-neuvième siècle (Krafft-Ebing, Havelock Ellis) et de leurs continuateurs ; le développement continu de l'endocrinologie biochimique et physiologique depuis les années 1920 ; la psychobiologie de la différence sexuelle issue de la psychologie comparée ; la multiplication des hypothèses, hormonale, chromosomique, neurale à propos du dimorphisme sexuel qui convergent dans les années 1950 ; les premières opérations de redétermination de sexe autour de 1960 (Linden, 1981). La « deuxième vague » de la politique féministe autour du « déterminisme biologique » vs. le « constructivisme social » et la bio-politique des différences sexe/genre survint à l'intérieur de champs discursifs pré-structurés par le paradigme d'identité de genre qui s'est cristallisé dans les années cinquante et soixante. Le paradigme d'identité de genre fut une version fonctionnaliste et essentialisante de l'avancée de Simone de Beauvoir dans les années quarante que l'on ne naît pas femme. Il est significatif que la construction de ce qui pouvait être considéré comme femme (ou comme homme) devint un problème pour les existentialistes fonctionnalistes bourgeois et pré-féministes dans la même période historique d'après-guerre durant laquelle les fondations sociales de la vie des femmes dans un système capitaliste et patriarcal mondial étaient en voie de reformulation complète.

En 1958, le « Projet de recherche sur l'identité de genre » s'est mis en place au centre médical de l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA) pour l'étude des intersexes et des transsexuels. Le travail du psychanalyste Robert Stoller (1968, 1976) a mis en discussion et généralisé les découvertes du projet de l'UCLA. Stoller (1964)

7. Voir *La question féminine* (1951) ; Marx et Aveling (1885-6) ; Kollontai (1977).

introduisit le terme de « *gender identity* » au Congrès international de psychanalyse de Stockholm en 1963. Il formula le concept d'identité de genre dans le cadre de la distinction biologie/culture de telle façon que le sexe fut rapporté à la biologie (hormones, gènes, système nerveux, morphologie) et le genre à la culture (psychologie, sociologie). Résultat de l'action de la culture sur le biologique : la personne intimement accomplie et pourvue d'un genre – un homme ou une femme. Depuis les années cinquante, et ensuite à partir de la « *Gender Identity Clinic* » de la faculté de médecine Johns Hopkins (fondée en 1965), le psychoendocrinologue John Money développa et popularisa, avec sa collègue Anke Ehrhardt, la version interactionniste du paradigme d'identité de genre, par laquelle le mélange fonctionnaliste des facteurs biologiques et sociaux fit le lit d'une myriade de programmes de recherche et de thérapies sur la différence sexe/genre, incluant la chirurgie, le conseil, la pédagogie, les services sociaux, etc. Le livre de Money et Ehrhardt (1972) *Man and Woman, Boy and Girl* devint un manuel largement utilisé au collège et à l'université.

La version de la distinction nature/culture contenue dans le paradigme de l'identité de genre fit partie d'une large reformulation libérale des sciences de la vie et des sciences sociales de l'après-guerre, remaniement des interprétations du racisme biologique de l'entre-deux guerres par les élites professionnelles et gouvernantes occidentales. Ces reformulations omirent d'interroger l'histoire politico-sociale de catégories binaires comme nature/culture, ou sexe/genre, contenues dans le discours colonialiste occidental. Ce discours a structuré le monde comme un objet de connaissance en termes d'appropriation par la culture des ressources de la nature. Un grand nombre de travaux contestataires et libérateurs récents ont critiqué cette dimension épistémologique et linguistique ethnocentrique de la domination sur ceux qui occupent les catégories dites « naturelles » ou qui vivent sur les frontières des oppositions binaires (les femmes, les gens de couleur, les animaux, l'environnement non-humain) (Harding, 1986, pp. 163-196 ; Fee, 1986). La seconde vague des féministes a très tôt critiqué la logique binaire de l'opposition nature/culture, y compris dans les versions dialectiques de l'histoire marxiste-humaniste de la domination, appropriation ou transformation de la « nature » par « l'homme » dans le « travail ». Mais ces tentatives hésitaient à étendre complètement leur critique jusqu'à la distinction dérivée de sexe/genre. Cette distinction était trop utile pour combattre les déterminismes biologiques envahissants, constamment déployés contre les féministes qui s'activaient dans leurs luttes politiques à propos de la « différence de sexe » dans les écoles, les maisons d'édition, les cliniques, etc. Fatalement, dans ce climat politique tendu, ces premières critiques ne portèrent pas à historiciser ou à relativiser culturellement les catégories « passives » de sexe et de nature. Par conséquent, les formulations d'une identité essentielle de femme ou d'homme restèrent intouchées analytiquement et dangereuses politiquement.

Dans la tentative politique et épistémologique pour faire sortir les femmes de la catégorie de nature et les placer dans la culture en tant que sujets sociaux construits et se construisant eux-mêmes dans l'histoire, le concept de genre a eu tendance à être mis en quarantaine, à l'abri de la contagion du sexe biologique. Conséquemment, les constructions en cours de ce qui est considéré comme sexe ou comme femelle étaient

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

difficiles à théoriser, si ce n'est qu'en tant que « mauvaise science » où la femelle apparaît comme naturellement subordonnée. La « biologie » a eu tendance à faire référence au corps lui-même, plutôt qu'à un discours social ouvert au changement. Par conséquent, les féministes ont bataillé contre le « déterminisme biologique » et pour un « constructivisme social » et, dans la foulée, ont été moins virulentes pour déconstruire la manière dont les corps, y compris les corps sexualisés et racialisés, apparaissent comme objets de connaissance et chantiers d'intervention pour la « biologie ». Comme alternative, les féministes ont parfois affirmé les catégories de nature et le corps comme terrains de résistance contre les dominations dues à l'histoire, mais ces affirmations ont eu tendance à éclipser l'aspect *catégorique* et surdéterminé de la « nature » ou du « corps femelle » comme recours idéologiques pour s'opposer. Au lieu de cela, la nature semblait simplement être là, comme une réserve à préserver contre les violations de la civilisation en général. Plutôt que de marquer un pôle catégoriquement déterminé, la « nature » ou « le corps de la femme » apparaissent alors trop aisément comme le refuge d'une réalité pouvant être distinguée des tyrannies sociales du patriarcat, de l'impérialisme, du capitalisme, du racisme, de l'histoire, du langage. Ce refoulement de la *construction* de la catégorie « nature » peut être, et il a été, à la fois utilisé par et utilisé contre les tentatives féministes pour théoriser l'action et les statuts des femmes en tant que sujets sociaux.

Judith Butler (1989) a soutenu que le discours sur l'identité de genre est intrinsèque aux fictions de la cohérence hétérosexuelle, et que les féministes ont besoin d'apprendre à produire une légitimité narrative pour tout un ensemble de genres non-cohérents. Le discours d'identité de genre est aussi intrinsèque au racisme féministe, qui insiste sur l'irréductibilité et la relation antagoniste entre hommes et femmes considérés chacun comme « cohérents ». La tâche à accomplir est de « disqualifier » les catégories analytiques, comme sexe ou nature, qui conduisent à l'univocité. Cette démarche démasquerait l'illusion d'un noyau dur intérieur organisant le genre et produirait un champ de différence de race et de genre ouvert au remaniement de sens. Beaucoup de féministes ont résisté aux démarches telles que celles recommandées par Butler, par crainte de perdre un concept d'action pour les femmes, comme le concept de sujet se ratatine sous les attaques contre les identités fixes et leurs fictions constitutives. Butler, cependant, a soutenu que l'action est une pratique instituée dans un champ de contraintes qui permettent d'agir. Un concept de moi intérieur cohérent, acquis (culturel) ou inné (biologique), est un roman régulateur superflu – et vraiment inhibiteur – pour les projets féministes qui visent à provoquer et affirmer une action et une responsabilité complexes.

Un « roman régulateur » en relation essentielle avec le concept occidental de genre, maintient que la maternité est naturelle et que la paternité est culturelle : les mères font des bébés de façon naturelle, biologique. La maternité relève d'un constat de fait ; la paternité est inférée. Analysant les concepts et les pratiques de genre chez les Mélanésien, Strathern (1988, pp. 311-339) s'est donnée beaucoup de mal pour montrer à la fois le caractère ethnocentrique de l'affirmation occidentale allant de soi que « les femmes font les bébés » et le caractère inférentiel de *toute* cette façon de voir. Elle a dégagé le cœur actif de la croyance que les femmes font les bébés (et son pendant, que l'homme se fait lui-même), qui est intrinsèque aux formulations occidenta-

les à propos du sexe et du genre. Strathern a soutenu que les hommes et les femmes Hagen n'existent pas dans des états permanents comme sujets et objets à l'intérieur des cadres aristotélicien, hégélien, marxiste ou freudien. L'organisation des Hagen a une dynamique et une géométrie différentes. Pour les Occidentaux, une conséquence majeure des concepts de différence de genre est qu'une personne peut être dépouillée d'elle-même ou de son statut de sujet. Le véritable statut d'une personne occidentale consiste à avoir la propriété de son moi, ce qui lui permet d'avoir et de tenir une identité intime tout comme s'il s'agissait d'un bien. Ce bien peut être fabriqué à partir de matières premières diverses à travers le temps, c'est-à-dire qu'il peut être produit par la culture ou bien qu'on peut être né avec. L'identité de genre est un bien comme cela. Ne pas avoir de propriété en soi c'est ne pas être un sujet, et ainsi ne pas être agent. L'action suit différents chemins pour les Hagen qui, en tant que personnes « sont composés de multiples rôles de genre, ou de multiples personnes pourvues d'un genre, qui échangent les unes avec les autres en tant que donneurs ou receveurs en entretenant le flux des éléments dans le corps » (Douglas, 1989, p. 17). La domination sexiste entre les personnes peut avoir lieu et a lieu systématiquement, mais elle ne peut être dépistée ou abordée par les mêmes manœuvres analytiques qui seraient appropriées pour de nombreux champs sociaux de signification en Occident (Strathern, 1988, pp. 334-349). Butler pouvait – avec circonspection – utiliser les arguments ethnographiques de Strathern pour illustrer une façon de décomposer la cohérence du genre sans perdre le pouvoir d'agir.

Ainsi, l'usage tactique toujours en cours de la distinction sexe/genre dans les sciences de la vie et les sciences sociales a eu des conséquences terribles pour la plupart des théories féministes, en les limitant à un paradigme libéral et fonctionnaliste malgré les efforts répétés pour transcender ces limites dans un concept de genre entièrement inscrit dans la politique et l'histoire. La faillite réside en partie dans le fait de n'avoir pas historicisé et relativisé le sexe et les racines historico-épistémologiques de la logique d'analyse sous-entendue dans la distinction sexe/genre et dans chaque terme de la paire. À ce niveau, les limites du féminisme moderne dans la théorie et la lutte dans les sciences de la vie et les sciences sociales empiriques sont similaires à l'incapacité de Marx et Engels à s'extraire de la division sexuelle naturelle du travail dans l'hétérosexualité en dépit de leur projet admirable d'historiciser la famille.

Le discours sur les différences sexe/genre a explosé dans la littérature psychologique et sociologique aux États-Unis dans les années 1970 et 80. (Cela apparaît, par exemple, dans le nombre d'occurrences du mot *gender* comme mot-clé dans les résumés d'articles répertoriés dans *Sociological Abstracts* [de 0 entrée entre 1966 et 1970, on passe à 724 entrées entre 1981 et 1985], et dans *Psychological Abstracts* [de 50 entrées entre 1966 et 1970, on passe à 1326 entrées entre 1981 et 1985].) Cette explosion est partie prenante d'une vigoureuse contestation politique et scientifique sur la construction du sexe et du genre, comme catégories et comme réalités historiques émergentes, dans laquelle l'écriture féministe prend plus d'importance vers le milieu des années soixante-dix, tout d'abord dans la critique du « déterminisme biologique », et de la technologie et de la science sexistes, tout particulièrement la biologie et la médecine. Installées à l'intérieur du cadre épistémologique binaire de nature/culture et sexe/genre, beaucoup de féministes (y compris les féministes socia-

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

listes et marxistes) se sont approprié la distinction sexe/genre et le paradigme d'interactivité pour soutenir la primauté du genre-culture sur le sexe-biologie dans un ensemble de débats en Europe et aux États-Unis. Ces débats ont parcouru un ensemble de questions : les différences génétiques en cause dans les dispositions aux mathématiques des garçons et des filles, la présence et l'importance des différences sexuelles dans l'organisation du cerveau, la pertinence de la recherche sur l'animal pour le comportement humain, les causes de la domination masculine dans l'organisation de la recherche scientifique, les structures et formes d'usage sexistes dans le langage, les discussions de sociobiologie, les luttes à propos du sens des anomalies sexuelles chromosomiques, jusqu'aux ressemblances entre racisme et sexisme. Dans le milieu des années quatre-vingt, une présomption grandissante contre la catégorie de genre et le binarisme sexe/genre fit son entrée dans la littérature féministe concernant ces débats. Ce scepticisme était en partie le résultat des défis lancés au racisme dans les mouvements des femmes euro-américaines, à tel point que certaines des racines colonialistes et racistes de la construction devinrent plus évidentes⁸.

Le système sexe-genre. Un autre courant de la théorie et de la politique sexe/genre féministes vit le jour grâce à l'appropriation de Marx et Freud, lus avec Lacan et Lévi-Strauss, par Gayle Rubin (1975) dans une formulation marquante, le « système sexe-genre ». Son article a paru dans la première anthologie d'anthropologie féministe socialiste/marxiste parue aux États-Unis. Rubin et celles qui participent de sa théorisation ont adopté une version de la distinction nature/culture, mais qui découle moins des sciences de la vie et des sciences sociales empiristes américaines que de la psychanalyse et du structuralisme français. Rubin a interrogé la « domestication des femmes », dans laquelle les femelles humaines servent de matière première pour la production sociale des femmes, par l'intermédiaire des systèmes d'échange de parenté contrôlés par les hommes dans l'institution de la culture humaine. Elle a défini le système sexe-genre comme le système de relations sociales qui a transformé la sexualité biologique en produits de l'activité humaine et dans lequel se présentent les besoins sexuels historiquement déterminés qui en résultent. Elle a ensuite appelé à une analyse marxiste des systèmes sexe/genre en tant que produits de l'activité humaine susceptibles d'être changés par la lutte politique. Rubin a envisagé la division du travail et la construction psychologique du désir (particulièrement la formation œdipienne) comme les fondations d'un système de production des êtres humains qui investit les hommes de droits sur les femmes, qu'elles n'ont pas sur elles-mêmes. Pour subsister matériellement là où hommes et femmes ne peuvent accomplir le travail de l'autre et pour satisfaire les structures profondes du désir dans le système sexe/genre dans lequel les hommes échangent les femmes, l'hétérosexualité est obligatoire.

Donna J.
Haraway

8. Pour un échantillon des usages et des critiques, voir Sayers (1982), Hubbard *et al.* (1982), Bleier (1984, 1986), Fausto-Sterling (1985), Kessler et McKenna (1978), Thorne et Henley (1975), West et Zimmermann (1987), Morawski (1987), Brighton Women and Science Group (1980), Lowe et Hubbard (1983), Lewontin *et al.* (1984).

L'hétérosexualité obligatoire est par conséquent essentielle à l'oppression des femmes.

Si le système de propriété sexuelle était réorganisé de telle sorte que les hommes n'aient plus de droits prépondérants sur les femmes (s'il n'y avait pas d'échange des femmes) et s'il n'y avait pas de genre, le drame œdipien tout entier deviendrait une relique. En bref, le féminisme doit en appeler à une révolution de la parenté. (Rubin, 1975, p. 199)

Adrienne Rich (1980) a aussi émis l'hypothèse que la contrainte à l'hétérosexualité était la racine de l'oppression des femmes. Rich a pensé « le continuum lesbien » comme une métaphore puissante pour fonder une nouvelle communauté féminine. Pour Rich, la résistance au mariage dans un grand mouvement à travers l'histoire était une pratique déterminante qui constitue le continuum lesbien. Monique Wittig (1981) a développé une thèse indépendante qui avance également le caractère central de l'hétérosexualité obligatoire dans l'oppression des femmes. Dans une formulation que ses auteures voyaient comme la justification pour une rupture décisive avec le marxisme traditionnel du Mouvement pour la Libération des Femmes (MLF) en France, le groupe associé à Wittig soutint que toutes les femmes appartiennent à une classe constituée par la relation sociale hiérarchisée de la différence sexuelle qui donne aux hommes le pouvoir politique et économique sur les femmes (Editions des *Questions féministes*, 1980)⁹. Ce qui *fait* une femme est une relation spécifique d'appropriation par un homme. Tout comme la race, le sexe est une formation « imaginaire », de la sorte de celles qui produisent la réalité, corps compris, ensuite perçus comme préexistant à toute construction. « La femme » n'existe que comme cette sorte d'être imaginaire, tandis que les femmes sont le produit d'une relation sociale d'appropriation, naturalisée en sexe. Une féministe est celle qui combat pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe. La lutte clé se joue pour la destruction du système social de l'hétérosexualité, parce que le « sexe » est la catégorie politique naturalisée qui fonde la société comme hétérosexuelle. Toutes les scien-

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

9. De nombreux courants des féminismes européens (dont quelques-uns récusent cette appellation) sont nés après les événements de mai 68. Le courant issu des formulations de Simone de Beauvoir, plus particulièrement animé par Monique Wittig, Monique Plaza, Colette Guillaumin et Christine Delphy, a publié dans *Questions féministes*, *Nouvelles questions féministes*, et *Feminist Issues*, et le courant associé de façon complexe au groupe « Psychanalyse et politique » et/ou à Julia Kristeva, Luce Irigaray, Sarah Kofman et Hélène Cixous ont été particulièrement influents dans le développement féministe international au sujet de la différence sexuelle. (Pour les résumés introductifs, voir Marks et de Courtivron, 1980 ; Gallop, 1982 ; Moi, 1985 ; Duchon, 1986). Ces courants méritent d'être traités séparément et complètement mais, dans le contexte de ce travail, deux contributions aux théories du « genre » de ces auteurs, qui sont profondément en désaccord entre elles sur ces questions précisément, doivent être signalées. Tout d'abord, il y a les arguments de Wittig et Delphy pour un féminisme matérialiste, qui soutient que la question est la « domination », pas la « différence ». Ensuite, il y a les itinéraires variés (positionnés intertextuellement en relation avec Derrida, Lacan et autres) de Irigaray, Kristeva et Cixous pour soutenir que le sujet, qui est peut-être mieux cerné par l'écriture et la textualité, est toujours en voie de construction, toujours changeant, que la notion de femme reste finalement ouverte et multiple. En dépit de leur désaccord important entre elles et à l'intérieur des courants francophones, toutes ces théoriciennes sont habitées par des projets imparfaits, contradictoires et cruciaux de dénaturalisation de « la femme ».

ces sociales fondées sur la catégorie de « sexe » (qui sont la majorité) doivent être renversées. Selon ce point de vue, les lesbiennes ne sont pas « femmes » parce qu'elles sont extérieures à l'économie politique de l'hétérosexualité. La société lesbienne détruit les femmes comme groupe naturel (Wittig, 1981).

Ainsi, théorisée selon trois cadres différents, l'émancipation du mariage était centrale pour les visées politiques de Rubin, Rich et Wittig dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Le mariage a renfermé et reproduit la relation antagoniste des deux groupes sociaux cohérents, les hommes et les femmes. Dans les trois formulations, à la fois la binarité nature/culture et la dynamique du système de production ont rendu possible l'analyse ultérieure. Le retrait des femmes de l'économie du mariage était une image et une politique fortes pour leur émancipation vis-à-vis des hommes, et donc aussi pour l'auto-construction des femmes en tant que sujets personnels et historiques en dehors de l'institution de la culture par les hommes, via l'échange et l'appropriation de la production (bébés compris) des femmes. Être sujet au sens occidental signifia reconstituer les femmes en dehors des relations d'objectification (en tant que cadeau, ressource, objet de désir) et d'appropriation (des bébés, du sexe, des services). Le récit définissant les catégories hommes et femmes dans l'objectification, l'échange et l'appropriation, qui était la clé théorique de la catégorie du « genre » dans la plupart des théories féministes produites par des femmes blanches durant cette période, fut l'un des mouvements qui rendirent possible une compréhension du système race/genre ou race/sexe et des barrières à une « communauté féminine » interraciale difficiles à saisir analytiquement pour les féministes blanches.

Cependant, ces formulations ont eu le grand mérite de fonder et légitimer le lesbianisme au cœur du féminisme. La figure de la lesbienne avait été à maintes reprises au centre du litige générateur du débat féministe (King, 1986). Audre Lorde a placé la lesbienne noire au cœur de sa compréhension de la « maison de différence » :

Être des femmes ensemble n'était pas assez. Nous étions différentes. Être des filles-gay ensemble n'était pas assez. Nous étions différentes. Être noires ensemble n'était pas assez. Nous étions différentes. Être des femmes noires ensemble n'était pas assez. Nous étions différentes. Être des gouines noires ensemble n'était pas assez. Nous étions différentes... Il fallut un moment avant que nous en venions à réaliser que notre lieu était la maison de la différence même, plutôt que l'abri de quelque différence particulière. (Lorde, 1982, p. 226).

Ce concept de différence fonda la plus grande partie de la théorisation féministe multiculturelle américaine sur le genre à la fin des années quatre-vingt.

Il y a eu de nombreuses utilisations et critiques du système sexe-genre de Rubin. Dans un article au centre de maint débat féministe marxiste et socialiste euro-américain, Hartmann (1981) a insisté sur le fait que le patriarcat n'était pas seulement une idéologie, comme Juliet Mitchell semblait le supposer dans son influent « *Women : the longest revolution* » (1966) et sa prolongation dans *Women's Estate* (1971), mais un système concret qui pouvait être défini « comme un ensemble de relations entre hommes, qui a une base matérielle, et qui, bien que hiérarchisé, établit ou crée interdé-

pendance et solidarité parmi les hommes, ce qui leur permet de dominer les femmes» (Hartmann, 1981, p. 14). À l'intérieur de ce cadre, Hartmann cherche à expliquer l'association du patriarcat et du capital et la faillite des mouvements ouvriers socialistes à majorité masculine pour traiter prioritairement du sexisme. Hartmann a utilisé le concept de Rubin du système sexe-genre pour en appeler à une compréhension du mode de production des êtres humains dans les relations sociales patriarcales à travers le contrôle masculin de la force de travail des femmes.

Dans le débat suscité par la thèse d'Hartmann, Iris Young (1981) a critiqué l'abord en «systèmes duels» du capital et du patriarcat, qui étaient ensuite assimilés dans les oppressions de classe et de genre. Remarquez comment la race, y compris un questionnement du positionnement racial blanc, est restée un système intouché dans ces formulations. Young a soutenu que «les relations patriarcales sont intérieurement rattachées à l'ensemble des relations de production» (1981, p. 49), tant et si bien que mettre en point de mire la division du travail par genre pourrait révéler la dynamique d'un seul et unique système d'oppression. En plus du travail salarié, la division du travail par genre a aussi inclus les catégories de travail exclues et non historicisées par Marx et Engels, telles que porter et élever les enfants, soigner les malades, faire la cuisine, le ménage, et le travail sexuel comme la prostitution, dans le but de porter le genre et la situation spécifique des femmes au centre de l'analyse historique matérialiste. Dans cette théorie, étant donné que la division du travail par genre a aussi été la première division du travail, on doit rendre compte de la naissance de la société de classe par les évolutions de la division du travail par genre. Une telle analyse ne dit pas que toutes les femmes ont une situation commune, unifiée ; mais elle fait des positions historiquement différenciées des femmes un point central. Si capitalisme et patriarcat sont un seul et même système, appelé patriarcat capitaliste, alors la lutte contre l'oppression de classe et de genre doit être unifiée. La lutte est le devoir des hommes et des femmes, bien que l'organisation autonome des femmes doive rester une nécessité pratique. Cette théorie est un bon exemple des approches modernistes, fortement rationalistes, pour lesquelles les mouvements «postmodernes» de désagrégation des métaphores des systèmes unifians en faveur de champs ouverts complexes de jeux de domination, de privilège et de différence entrecroisés apparaissent réellement menaçants. Le travail de Young de 1981 était aussi un bon exemple du pouvoir des approches modernistes dans des circonstances déterminées pour donner une direction politique.

Dans son exploration des conséquences épistémologiques d'un matérialisme féministe historique, Nancy Hartsock (1983a,b) s'est aussi attachée aux catégories que le marxisme avait été incapable d'historiciser : (1) le travail sensuel des femmes pour la fabrication des êtres humains dans le portage et l'élevage des enfants ; et (2) les travaux féminins de nourrissage et de subsistance de toutes sortes. Mais Hartsock a rejeté la terminologie de la division du travail par *genre* au profit de la division *sexuelle* du travail, dans le but de souligner les dimensions corporelles de l'activité des femmes. Hartsock a également critiqué la formulation de Rubin du système sexe-genre parce qu'elle insistait sur le système d'échange de parenté au détriment d'une analyse matérialiste du processus du travail qui fondait la construction potentielle des

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

femmes d'un point de vue révolutionnaire. Harsock s'est appuyée sur les versions de l'humanisme marxiste inscrites dans l'histoire de l'auto-création humaine dans les médiations sensuelles entre nature et humanité par le travail. En montrant comment les vies des femmes différaient systématiquement de celles des hommes, elle a aspiré à établir le fondement d'un point de vue féministe matérialiste, qui serait une position engagée et un projet, et à partir duquel les vraies relations de domination pourraient être démasquées, à partir duquel on pourrait lutter pour une réalité libératrice. Elle a appelé à une exploration des rapports entre l'appropriation de l'échange par les hommes et la construction de la masculinité qui en est issue dans les systèmes guerriers du pouvoir qui caractérisent les mondes phallogocratiques. Plusieurs autres féministes marxistes ont contribué à des versions entrelacées et indépendantes de la théorie du « point de vue féministe », dans lesquelles la discussion sur la division sexe/genre du travail est une question centrale. Une problématisation progressive de la *catégorie* travail, ou ses extensions dans les significations marxistes-féministes de la reproduction, est essentielle au débat, pour les efforts faits en vue de théoriser l'intervention active et le statut des femmes en tant que sujets dans l'histoire¹⁰. Collins (1989a) a adapté la théorie du point de vue, pour caractériser les fondations de la pensée féministe noire, dans la perspective définie par les femmes noires elles-mêmes sur leur propre oppression.

Sandra Harding (1983) a pris en compte que la floraison théorique féministe est le reflet de l'intensification des contradictions vécues dans le système sexe/genre, de sorte qu'un combat pour un changement fondamental est maintenant possible. En étendant son approche du système sexe-genre à *The Science Question in Feminism* (1986), Harding a mis l'accent sur trois éléments du genre diversement en corrélation : (1) une catégorie de base par laquelle la signification est attribuée à toute chose, (2) une façon d'organiser les relations sociales, et (3) une structure d'identité personnelle. Désagréger ces trois éléments a permis de commencer à comprendre la complexité et la valeur problématique de la politique fondée sur les identités de genre. Utilisant le système sexe-genre pour explorer la politique d'après-guerre de l'identité sexuelle dans les mouvements gays, Jeffrey Escoffier (1985) a défendu le besoin de théoriser l'apparition et les limites des nouvelles formes de subjectivité politique, dans le but de développer une politique engagée, qui prenne position sans clôtures métaphysiques de l'identité. Le « manifeste Cyborg »* d'Haraway (1985) a développé des arguments comparables dans le but d'explorer la politique marxiste-féministe s'attaquant aux situations des femmes dans les systèmes sociaux, culturels et techniques médiatisés par la science multinationale et la technologie.

Dans un autre développement théorique relevant du marxisme, bien que critique non seulement à son égard mais aussi à celui du terme de « genre », Catherine MacKinnon (1982, p. 515) avance que

10. Smith (1974), Flax (1983), O'Brien (1981), Rose, H. (1983, 1986), Harding (1983).

* In D. J. Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women*, *op. cit.*, chapitre traduit en français par Anne Smolar et Séverine Dusollier, sur le site CYBERfeminism-e. Autre traduction de Nathalie Magnan in *Connexions, réseaux, média*, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Paris, 2002. Traduit également par Anne Djoshkougian, in *Multitudes*, compléments au N° 12.

La sexualité est au féminisme ce que le travail est au marxisme : ce qui vous appartient en propre est toujours ce dont vous êtes le plus privé... La sexualité est ce processus social qui crée, organise, exprime et dirige le désir, créant les êtres sociaux que nous connaissons sous les noms de femmes et hommes, comme leurs relations créent la société... Comme l'expropriation organisée du travail des uns au bénéfice des autres définit une classe – les ouvriers – l'expropriation organisée de la sexualité de l'une pour l'usage de l'autre définit le sexe, la femme.

La position de MacKinnon a été centrale dans les approches controversées de l'action politique de la plupart des mouvements américains contre la pornographie, définie comme une violence contre les femmes et/ou comme une violation des droits civils des femmes ; c'est-à-dire, le refus fait aux femmes, via leur construction comme femme, du statut de citoyen. MacKinnon voyait la construction de la femme comme la construction idéologique et matérielle de l'objet du désir d'un autre. Ainsi les femmes ne sont pas seulement privées du produit de leur travail ; aussi longtemps qu'elles existent comme « femme », c'est-à-dire, objets sexuels, elles ne sont pas, même potentiellement, des sujets de l'histoire. « Pour les femmes, il n'y a pas de différence entre objectification (*objectification*) et aliénation parce que les femmes n'ont pas créé d'objectifications, nous les avons été » (1982, pp. 253-254). Les conséquences épistémologiques et politiques de cette position sont d'une grande portée et ont été extrêmement controversées. Pour MacKinnon, la production des femmes est la production d'une illusion très matérielle, « la femme ». Défaire cette illusion matérielle, qui est la réalité vécue des femmes, requiert une politique de prise de conscience, la forme précise de la politique féministe dans le cadre défini par MacKinnon. « La sexualité détermine le genre », et « la sexualité des femmes est son usage, tout comme notre caractère-femelle est son altérité » (p. 243). Comme les formulations indépendantes des féminismes se référant à Lacan, la position de MacKinnon a été fructueuse pour théoriser les processus de représentation dans lesquels « le pouvoir de créer le monde à partir du point de vue de quelqu'un est le pouvoir dans sa forme mâle » (p. 249).

Dans une analyse de l'embrigadement en genre de la violence, favorable à celle de MacKinnon, mais conduisant à des ressources théoriques et politiques différentes, l'approche de Teresa de Lauretis (1984, 1985) de la représentation la conduit à envisager le genre comme un défaut tragique non examiné des théories modernes et post-modernes de la culture, dont la ligne de faille est le contrat hétérosexuel. De Lauretis a défini le genre comme une construction sociale de « femme » et « homme » et la production sémiotique de la subjectivité ; le genre a affaire avec « l'histoire, les pratiques, et l'imbrication du sens et de l'expérience », c'est-à-dire, avec les « effets réciproquement constitutifs, dans la sémiotique, du monde extérieur, de la réalité sociale et du monde intérieur de la subjectivité » (1984, pp. 158-186). De Lauretis, pour développer une approche de « l'expérience », a tiré de la théorie de la sémiotique de Charles Peirce une des notions les plus problématiques du féminisme moderne qui tient compte, à la fois, de l'incorporation (*embodiment*) intime de l'expérience, et de sa médiation dans des pratiques signifiantes. L'expérience n'est jamais *im*-médiatement accessible. Ses efforts ont été particulièrement efficaces pour comprendre et contester

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

les inscriptions du genre dans le cinéma et les autres domaines pour lesquels l'idée que le genre est une différence sémiotique incorporée est cruciale et puissante. Différenciant les technologies du genre à partir des formulations de Foucault sur les technologies du sexe, de Lauretis a identifié une position féministe spécifique de sujet pourvu d'un genre à l'intérieur des systèmes sexe/genre. Sa formulation fait écho à la façon qu'a Lorde de concevoir l'habitant de « la maison de différence » : « Le sujet femelle du féminisme est un sujet construit à travers une multiplicité de discours, de positions, et de significations, qui sont souvent en conflit entre eux et contradictoires d'une façon qui leur est inhérente (historique) » (de Lauretis, 1987, pp. ix-x).

Offrant une théorie très différente de la conscience et de la production des significations chez MacKinnon et de Lauretis, l'exploration par Hartsock de la division sexuelle du travail s'appuie sur les versions anglophones de la psychanalyse qui furent particulièrement importantes dans la théorie féministe américaine, c'est-à-dire, la théorie des relations d'objet telle qu'elle est développée tout spécialement par Nancy Chodorow (1978). Sans adopter la théorie lacanienne de Rubin d'une subjectivité toujours fragmentairement sexuée, Chodorow a adopté le concept du système sexe-genre dans son étude de l'organisation sociale de l'éducation des enfants, qui produit des femmes plus capables que les hommes d'établir des relations sans hostilité, mais qui perpétue aussi la position subordonnée des femmes par leur production dans le patriarcat en tant que personnes structurées pour le maternage. Préférer une psychanalyse des relations d'objet à une version lacanienne la met en rapport à des concepts avoisinants comme « identité de genre », avec son tissu de significations de science sociale empirique, sur « l'acquisition de positions de subjectivité sexuée », avec cette immersion conceptuelle dans la théorie culturelle/textuelle continentale. Bien qu'on lui ait reproché d'essentialiser « la femme en tant que relationnelle », la théorie féministe des relations d'objet de Chodorow a eu une immense influence, ayant été adaptée pour explorer un grand champ de phénomènes sociaux. Critiquant et s'appuyant sur la théorie néo-kantienne de Lawrence Kohlberg, Gilligan (1982) plaide également pour une plus grande conscience et résistance contextuelle aux abstractions universalisantes, par exemple dans le raisonnement moral.

Evelyn Keller a développé une version de la théorie des relations d'objet pour rendre compte de la prédominance masculine systématique, épistémologique, psychique et organisationnelle des sciences naturelles (Keller, 1985). Keller a mis au premier plan l'erreur logique qui consiste à faire équivaloir *les femmes au genre*¹¹. Le genre est un système de relations sociales, symboliques et psychiques, dans lequel les hommes et les femmes sont placés différemment. Considérant l'expression du genre comme une expérience cognitive, dans laquelle l'individuation psychique masculine produit un investissement en impersonnalité, objectification et domination, Keller a décrit son projet comme une tentative pour comprendre le « système science-genre » (p. 8). Mettant en avant la construction sociale et se concentrant sur les aspects psychody-

11. De la même façon, c'est une erreur d'assimiler « race » et personnes de couleur ; la couleur blanche est tout aussi bien une construction raciale, invisible comme telle (comme celle de l'homme) à cause de son occupation de la catégorie non marquée (Frankenberg, 1988 ; Carby, 1987, p. 18 ; Haraway, 1989b, pp. 152, 401-402).

namiques de cette construction, Keller a pris comme sujet « non pas les femmes *per se*, ou même les femmes et la science : mais la fabrication des hommes, des femmes et de la science, ou, plus précisément, comment la fabrication des hommes et des femmes a affecté la fabrication de la science » (p. 4). Son but était de travailler pour la science en tant que projet humain, et non en tant que projet masculin. Elle formula sa question ainsi : « Le sexe est-il au genre ce que la nature est à la science ? » (Keller, 1987).

Les premiers travaux de Chodorow se sont développés dans le contexte de séries liées entre elles, d'articles de sociologie et d'anthropologie, qui ont accordé un rôle clé à la division public/privé dans la subordination des femmes (Rosaldo et Lamphere, 1974). Dans cette mouvance, Rosaldo fait ressortir l'assignation universelle des femmes à la sphère domestique, tandis que le pouvoir est réservé à l'espace que les hommes occupent, appelé public. Sherry Ortner conjugue cette approche à son analyse structuraliste de la proposition que les femmes appartiennent à la nature comme les hommes à la culture. Beaucoup de tentatives féministes euro-américaines pour articuler la position des femmes qui ont suivi *Women, Culture, and Society* et *Toward an Anthropology of Women* (Reiter, 1975), tous les deux publiés dans le moment stratégique du milieu des années soixante-dix, ont été profondément influencées par les théories universalisantes et fortes sur le sexe et le genre de ces premiers ensembles. Dans l'anthropologie comme discipline, les critiques et autres développements des premières formulations ont été riches, conduisant à la fois à une vaste étude trans-culturelle des symbolismes du genre et au rejet radical de l'application universelle de la paire nature/culture. À l'intérieur des disciplines, grandissait la critique des explications universalisantes considérées comme de mauvais outils pour analyser la réalité (MacCormack et Strathern, 1980 ; Rosaldo, 1980 ; Ortner et Whitehead 1981 ; Rubin, 1984). Tandis que l'anthropologie féministe s'éloignait de ses premières formulations, celles-ci ont au moins persisté dans la plupart des discours féministes en dehors des cercles de l'école anthropologique, comme si les positions du milieu des années soixante-dix étaient une théorie anthropologique féministe faisant autorité de façon permanente, plutôt qu'un nœud discursif dans un moment politique-historique- et des disciplines déterminé.

La prétention universalisante du système sexe-genre et la scission analytique entre public et privé ont aussi été vivement critiqués politiquement, tout particulièrement par les femmes de couleur, comme faisant partie des tendances ethnocentriques et impérialistes des féminismes européen et euro-américain. La catégorie de genre cache et subordonne tous les autres « autres ». Les tentatives pour utiliser les concepts de genre occidentaux ou « blancs » pour caractériser une « femme du Tiers-monde » ont souvent consisté à reproduire le discours orientaliste, raciste et colonialiste (Mohanty, 1984 ; Amos *et al.*, 1984). En outre, les « femmes de couleur » américaines – construction politique d'identités sexuelles, elle-même complexe et contestée – ont produit une théorie critique à propos de la production des systèmes de différences hiérarchiques, dans laquelle race, nationalité, sexe et classe étaient entrelacés, à la fois au cours du dix-neuvième et au début du vingtième siècle et depuis les débuts des mouvements des femmes qui sont nés avec les mouvements pour les droits civi-

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

ques et contre la guerre des années soixante¹². Les théories du positionnement social des femmes fondent et organisent une théorie féministe « générique », dans laquelle des concepts comme « la maison de différence » (Lorde), « la conscience d'opposition » (Sandoval), « le femmisme » (*womanism*) (Walker), « la navette du centre à la marge » (Spivak), « le féminisme du Tiers-monde » (Moraga et Smith), « *el mundo zurdo* » (Anzaldúa et Moraga), « *la mestiza* » (Anzaldúa), « le capitalisme patriarcal racialement-structuré » (Bhavnani et Coulson, 1986), et « l'autre inapproprié/exproprié » (*inappropriate/d*) (Trinh, 1986-7, 1989) structurent le champ du discours féministe, en même temps que cette théorie décode ce qui compte comme une « femme » à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur du « féminisme ». Des figures liées de façon complexe sont aussi apparues dans l'écriture féministe des femmes « blanches » : « classes sexe-politiques » (Sofoulis, 1987) ; « cyborg » (Haraway, 1985) ; le sujet femelle du féminisme (de Lauretis, 1987).

Au début des années quatre-vingt, « *Kitchen Table : Women of Color Press* » [Table de cuisine : presse des femmes de couleur] a été créée à New York et a commencé à publier des écrits théoriques critiques et autres des femmes radicales de couleur. Ce développement doit être envisagé dans le contexte de publications internationales de toutes sortes, par des femmes prenant conscience par l'écriture des histoires de leurs constructions et, de ce fait, déstabilisant les canons du féminisme occidental, tout aussi bien que ceux de beaucoup d'autres types de discours. Comme les positions subjectives hétérogènes et critiques des « femmes de couleur » étaient progressivement élaborées dans diverses pratiques de publication, le statut des « blanches » ou « occidentales » fut aussi plus volontiers envisagé comme un repérage contestable et non comme une appartenance ethnique donnée, une race, ou une destinée inéluctable. Par conséquent, les femmes « blanches » pouvaient être appelées à rendre compte de leur positionnement actif.

La théorie de Rubin de 1975 du système sexe/genre expliquait la complémentarité des sexes (hétérosexualité obligatoire), et l'oppression des femmes par les hommes, par la prémisse fondamentale que l'échange des femmes est impliqué dans l'avènement de la culture, par les relations de parenté. Mais qu'advient-il de cette approche quand les femmes ne sont pas positionnées de la même façon dans l'institution de la parenté ? En particulier, qu'advient-il de l'idée de genre si des groupes entiers de femmes et d'hommes sont positionnés à l'extérieur de l'institution de la parenté entre eux, mais avec les systèmes de parenté d'un autre groupe dominant ? Carby (1987), Spillers (1987) et Hurtado (1989) ont interrogé le concept de genre en explorant l'histoire et les conséquences de ces questions.

Carby a montré clairement comment, dans le Nouveau Monde, et particulièrement aux États-Unis, les femmes noires n'étaient pas constituées en tant que « femme », comme les femmes blanches l'étaient. Au lieu de cela, les femmes noires

12. Voir, par exemple, Ware (1970) ; Combahee River Collective (1979) ; Bethel et Smith (1979) ; Joseph et Lewis (1981) ; hooks (1981, 1984) ; Moraga et Anzaldúa (1981) ; Davis (1982) ; Hull *et al.* (1982) ; Lorde (1982, 1984) ; Aptheker (1982) ; Moraga (1983) ; Walker (1983) ; Smith (1983) ; Bulkin *et al.* (1984) ; Sandoval (n.d.) ; Christian (1985) ; Giddings (1985) ; Anzaldúa (1987) ; Carby (1987) ; Spillers (1987) ; Collins (1989a, 1989b) ; Hurtado (1989).

étaient constituées en même temps racialement et sexuellement – estampillées femelles (animales, pourvues d'un sexe, et sans droits), mais non pas « femme » (humaine, épouse potentielle, portant le nom du père) – dans une institution déterminée, l'esclavage, ce qui les rejetait hors de la « culture » définie comme la mise en circulation des signes à travers le système du mariage. Si le système de parenté a investi les hommes de droits envers les femmes qu'elles n'avaient pas envers elles-mêmes, l'esclavage a aboli la parenté pour un groupe à l'intérieur d'un discours légal qui a produit des groupes entiers de gens en tant que propriété aliénable (Spillers, 1987). MacKinnon (1982, 1987) a défini la femme comme une figure imaginaire, l'objet du désir d'un autre, rendue réelle. Les figures « imaginaires » rendues réelles dans le discours de l'esclave étaient objets dans un autre sens qui les rendait différentes autant de la figure marxiste du travailleur aliéné que de la figure féministe « classique » de l'objet de désir. Les femmes libres dans le patriarcat américain blanc étaient échangées à l'intérieur d'un système qui les opprimait, mais les femmes blanches *héritaient* de femmes et d'hommes noirs. Comme Hurtado (1989, p. 841) l'a fait remarquer, au dix-neuvième siècle les féministes blanches en vue étaient *mariées* à des hommes blancs, tandis que les féministes noires *appartenaient* aux hommes blancs. Dans un patriarcat raciste, le « besoin » des hommes blancs d'avoir une progéniture racialement pure a positionné les femmes libres et les femmes captives dans des espaces sociaux et symboliques incompatibles et asymétriques.

L'esclave femelle était marquée par ces différences de la manière la plus littérale – sa chair même était atteinte, « ajoutant une dimension lexicale aux récits de la femme dans la culture et la société » (Spillers, 1987, pp. 67-68). Ces différences n'ont pas pris fin avec l'affranchissement officiel ; elles ont eu des conséquences décisives jusqu'à la fin du vingtième siècle et continueront d'en avoir jusqu'à ce que le racisme prenne fin en tant qu'institution fondatrice du Nouveau Monde. Spillers a appelé ces relations fondatrices de captivité et de mutilation littérale « une grammaire américaine » (p. 68). Dans les conditions de la conquête du Nouveau Monde, de l'esclavage, et de leurs prolongements dans le présent, « les lexiques de la reproduction, du désir, de la nomination, de la maternité, de la paternité, etc. ont traversé une crise extrême (p. 76). « La mise en genre, dans sa référence contemporaine aux femmes afro-américaines, *sous-entend* une énigme implicite et non résolue à la fois à l'intérieur du discours féministe actuel et à l'intérieur de ces communautés discursives qui scrutent les problématiques de la culture » (p. 78).

Spillers a mis en avant le fait que les hommes et les femmes libres héritaient leur *nom* de leur père, qui en retour avait des droits sur ses enfants mineurs et sa femme, droits que ceux-là n'avaient pas sur eux-mêmes, mais il n'en était pas le propriétaire au sens plein d'une propriété aliénable. Les hommes et les femmes captifs héritaient leur *condition* de leur mère, qui en retour, précisément, ne contrôlait pas leurs enfants. Ils n'avaient pas de *nom* au sens conçu par Lévi-Strauss ou Lacan. Les mères esclaves ne pouvaient transmettre un nom ; elle ne pouvaient être épouses ; elles étaient en dehors du système d'échange du mariage. Les esclaves n'étaient pas positionnés, pas fixés, dans un système de noms ; ils étaient, précisément, sans lieu et de ce fait à disposition. Dans ces cadres discursifs, les femmes blanches n'étaient pas légalement ou

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

symboliquement *complètement* humaines ; les esclaves n'étaient pas légalement ou symboliquement humains *du tout*. « En cette absence de position subjective, les sexualités captives fournissent une expression physique et biologique de "l'altérité" » (Spillers, 1987, p. 67). Donner naissance (de façon non libre) aux héritiers de la propriété n'est pas la même chose que donner naissance (de façon non libre) à des biens de propriété (Carby, 1987, p. 53).

Cette petite différence est en partie la raison pour laquelle les « droits à la reproduction » pour les femmes de couleur aux États-Unis dépendent éminemment d'un contrôle total des enfants – par exemple, leur préservation de la destruction par lynchage, de l'emprisonnement, de la mortalité infantile, de la grossesse forcée, de la stérilisation forcée, du logement insuffisant, de l'éducation raciste ou de la dépendance à la drogue (Hurtado, 1989, p. 853). Pour les femmes blanches le concept de propriété de soi-même, la possession de son propre corps, en relation avec la maîtrise de la reproduction a plus volontiers mis l'accent sur un ensemble de faits autour de la conception, la grossesse, l'avortement et la naissance, parce que le système du patriarcat blanc avait mis en place le contrôle des enfants légitimes et la constitution consécutive des femmes blanches comme « femme ». Alors, avoir ou ne pas avoir d'enfants devient littéralement pour les femmes un choix de détermination comme sujet. Les femmes noires, particulièrement – et toutes les femmes ayant subi la conquête du Nouveau Monde, en général – ont fait face à un champ plus vaste de non-maîtrise de la reproduction, dans lequel leurs enfants n'héritaient pas du statut d'humains dans les discours fondateurs hégémoniques de la société américaine. Le problème de la mère noire dans ce contexte n'est pas seulement son propre statut de sujet, mais aussi celui de ses enfants et de ses partenaires sexuels, mâle et femelle. Il n'est pas étonnant que l'image consistant à magnifier la race et le refus de la séparation catégorielle des hommes et des femmes – sans reculer devant une analyse de l'oppression sexiste de couleur ou blanche – ait été mise en avant dans le discours féministe noir du Nouveau Monde (Carby, 1987, pp. 6-7 ; hooks, 1981, 1984).

Les positionnements des femmes afro-américaines ne sont pas les mêmes que ceux des autres femmes de couleur ; chaque circonstance d'oppression demande une analyse spécifique qui refuse les séparations mais insiste sur la non-identité de race, de sexe et de classe. Ces questions mettent en évidence de façon frappante pourquoi une théorie féministe acceptable du genre doit *en même temps* être une théorie de la différence raciale dans des circonstances historiques précises de production et de reproduction. Elles mettent aussi en évidence pourquoi une théorie et une pratique de la solidarité féminine ne peuvent être fondées dans des positionnements communs dans un système de différence sexuelle et d'antagonisme interculturel structural entre des catégories cohérentes appelées femmes et hommes. Finalement, elles mettent en évidence pourquoi la théorie féministe produite par les femmes de couleur a construit des discours alternatifs de la féminité qui dérangent l'humanisme de maintes traditions discursives occidentales.

Notre tâche est de faire une place à ce sujet social différent. De ce fait nous avons moins d'intérêt à rejoindre les rangs de l'être-femelle pourvue d'un genre que de faire

notre chemin *d'insurgées* comme sujet social femelle. À vrai dire *revendiquer* la monstruosité d'une femelle avec la possibilité de « nommer »... « Sapho » doit réécrire après tout un texte radicalement différent du pouvoir-en-devenir des femelles. (Spillers, 1987, p. 80)

Tout en contribuant fondamentalement à la dislocation de toute localisation du sujet-maître, la politique de la « différence », qui naît de cela et d'autres reconstructions complexes des concepts de la subjectivité sociale et de leurs pratiques d'écriture associées, est profondément opposée aux relativismes de nivellement. La théorie non-féministe dans les sciences humaines a essayé d'identifier la dislocation de la subjectivité « cohérente » et dominante comme la « mort du sujet ». Comme d'autres, dans des positions fraîchement conquises et de *façon instable*, beaucoup de féministes résistent contre cette formulation du projet et questionnent son apparition juste au moment où des interlocuteurs sexués/pourvus d'une race/colonisés s'y mettent « pour la première fois », c'est-à-dire, revendiquent une autorité originaire pour se représenter eux-mêmes dans les pratiques d'édition institutionnalisées et autres sortes de pratique d'auto-constitution. Les déconstructions féministes du « sujet » ont été fondamentales, et elles ne sont pas nostalgiques de la cohérence dominante. Plutôt, les explications nécessairement politiques des incorporations construites, comme les théories féministes des subjectivités raciales genrées (*gendered*), ont à tenir compte, de façon antidiscriminatoire et critique, des subjectivités sociales naissantes, se différenciant, s'auto-représentant, contradictoires avec leurs revendications pour l'action, pour le savoir et la confiance. Cela nécessite l'engagement vers un changement social transformateur, le moment d'espoir enchâssé dans les théories féministes du genre et les autres discours émergents à propos de la dislocation de la subjectivité dominante et l'émergence des autres « inappropriés/expropriés » (Trinh, 1986-1987, 1989).

Les multiples racines universitaires et institutionnelles de la catégorie littérale (écrite) de « genre », féministes et autres, ébauchées dans cet article font partie du système de relations hiérarchisées de race qui éclipse les publications des femmes de couleur à cause de leur origine, leur langue, leur genre – en bref, comme si « marginalité », « altérité » et « différence » étaient vues depuis les positions « non marquées » de la théorie (« blanche ») hégémonique et impérialiste. Mais « altérité » et « différence » sont précisément ce à quoi « genre » se rapporte « grammaticalement », un fait qui constitue le féminisme comme une politique définie par ses champs de contestation et ses refus répétés des théories dominantes. Le « genre » a été développé comme une catégorie pour explorer ce qui est considéré comme « femme », pour problématiser ce qui était pris auparavant comme « allant de soi ». Si les théories féministes ont découlé de la thèse de Simone de Beauvoir qu'on ne naît pas femme, avec toutes les conséquences de cette découverte, à la lumière du marxisme et de la psychanalyse, pour comprendre que toute idée d'un sujet définitivement cohérent est un fantasme, et que cette identité personnelle et collective est constamment et de façon précaire reconstituée socialement (Coward, 1983, p. 265), alors le titre du livre provocateur des « bell hooks » *Ain't I a Woman* (1981), faisant écho à la grande féministe et abolitionniste noire du dix-neuvième siècle, Sojourner Truth, se colore d'ironie, car l'identité de

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

« femme » est à la fois revendiquée et simultanément déconstruite. La lutte à propos des représentants, des souvenirs et des termes de ces reconstructions est au cœur de la politique féministe sexe/genre.

Le refus de devenir ou rester un homme ou une femme « genrés », alors, est une affirmation éminemment politique pour sortir du cauchemar du récit « bien-trop-réel » et imaginaire du sexe et de la race. Finalement et ironiquement, le pouvoir politique et explicatif de la catégorie « sociale » du genre repose sur la mise en perspective historique des catégories de sexe, de chair, de corps, de biologie, de race et de nature de telle façon que l'opposition binaire, universalisante qui a engendré le concept du système sexe/genre à un moment et en un lieu particuliers de la théorie féministe implose en théories de l'incorporation articulées, différenciées, responsables, localisées et conséquentes, dans lesquelles la nature n'est plus imaginée et promulguée comme ressource pour la culture ou le sexe pour le genre. C'est ici que je me situe pour un croisement utopique des théories féministes hétérogènes, multiculturelles, « occidentales » (de couleur, blanches, européennes, américaines, asiatiques, africaines, du Pacifique) du genre, couvées dans une fraternité bizarre avec l'héritage des dualismes binaires, contradictoires, hostiles, fructueux. Le phallogocentrisme était l'œuf ovulé par le sujet-maître, poule couveuse des poules mouillées permanentes de l'histoire. Mais à l'intérieur du nid, à côté de cet œuf à l'esprit conformiste, a été déposé l'embryon d'un phœnix qui va parler dans toutes les langues d'un monde mis sens dessus dessous.

Donna J.
Haraway

BIBLIOGRAPHIE

- Amos, Valerie, Lewis, Gail, Mama, Amina, and Parmar, Pratibha, eds (1984) *Many Voices, One Chant : Black Feminist Perspectives*, *Feminist Review* 17, 118 pp.
- Anzaldúa, Gloria (1987) *Borderlands/La Frontera*. San Francisco : Spinsters/Aunt Lute.
- Aptheker, Betina (1982) *Woman's Legacy : Essays on Race, Sex, and Class in American History*. Amherst : University of Massachusetts Press.
- Barrett, Michèle (1980) *Women's Oppression Today*. London : Verso.
- Bebel, August (1883) *Woman under Socialism*, D. De Leon, trans. New York : Schocken, 1971; (orig. *Women in the Past, Present and Future*, 1878).
- Bhavnani, Kum-Kum and Coulson, Margaret (1986) "Transforming socialist-feminism : the challenge of racism", *Feminist Review* 23 : 81-92.
- Bleier, Ruth (1984) *Science and Gender : A Critique of Biology and its Themes on Women*. New York : Pergamon
- , ed. (1986) *Feminist Approaches to Science*. New York : Pergamon.
- Brighton Women and Science Group (1980) *Alice through the Microscope*. London : Virago.
- Brown, Beverley and Adams, Parveen (1979) "The feminine body and feminist politics", *m/f* 3 : 35-57.
- Bulkin, Elly, Pratt, Minnie Bruce, and Smith, Barbara (1984) *Yours in Struggle : Three Feminist Perspectives on Racism and Anti-Semitism*. New York : Long Haul.
- Butler, Judith (1989) *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New York : Routledge.

- Carby, Hazel (1987) *Reconstructing Womanhood : The Emergence of the Afro-American Woman Novelist*. New York : Oxford University Press.
- Chodorow, Nancy (1978) *The Reproduction of Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Los Angeles : University of California Press.
- Christian, Barbara (1985) *Black Feminist Criticism : Perspectives on Black Women Writers*. New York : Pergamon.
- Collins, Patricia Hill (1982) "Third World women in America", in Barbara K. Haber, ed. *The Women's Annual, 1981*. Boston : G. K. Hall.
- (1989a) "The social construction of Black feminist thought", *Signs* 14(4) : 745-73.
- (1989b) "A comparison of two works on Black family life", *Signs* 14(4) : 875-84.
- Combahee River Collective (1979) "A Black feminist statement", in Zillah Eisenstein, ed. *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*. New York : Monthly Review.
- Coward, Rosalind (1983) *Patriarchal Precedents : Sexuality and Social Relations*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Davis, Angela (1982) *Women, Race, and Class*. London : Women's Press.
- De Beauvoir, Simone (1949) *Le deuxième sexe*. Paris : Gallimard.
- De Lauretis, Teresa (1984) *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*. Bloomington : Indiana University Press.
- (1985) "The violence of rhetoric : considerations on representation and gender", *Semiotica* 54 : 11-31.
- (1986a) "Feminist studies/critical studies : issues, terms, and contexts", in de Lauretis (1986b), pp. 1-19.
- ,ed. (1986b) *Feminist Studies/Critical Studies*. Bloomington : Indiana University Press.
- (1987) *Technologies of Gender : Essays on Theory, Film, and Fiction*. Bloomington : Indiana University Press.
- Huysen, Andreas, and Woodward, Kathleen, eds (1980) *The Technological Imagination : Theories and Fictions*. Madison : Coda.
- Deirda, Jacques (1976) *Of Grammatology*, G. C. Spivak, trans. And introd. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- Douglas, Mary (1989) "A gentle deconstruction", *London Review of Books*, 4 May, pp. 17-18.
- Duchen, Claire (1986) *Feminism in France from May '68 to Mitterrand*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Editors of *Questions féministes* (1980) "Variations on some common themes", *Feminist Issues* 1(1) : 3-22.
- Engels, Frederick (1884) *The Origins of the Family, Private Property and the State*, Eleanor B. Leacock, trans. New York : International, 1972.
- (1940) *Dialectics of Nature*, Clemens Dutt, trans. and ed. New York : International.
- Escoffier, Jeffrey (1985) "Sexual revolution and the politics of gay identity", *Socialist Review* 82/83 : 119-53.
- Fausto-Sterling, Anne (1985) *Myths of Gender : Biological Theories about Women and Men*. New York : Basic.
- Fee, Elizabeth (1986) "Critiques of modern science : the relationship of feminism to other radical epistemologies", in Ruth Bleier, ed. *Feminist Approaches to Science*. New York : Pergamon, pp. 42-56.

"Genre" pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot

- Flax, Jane (1983) "Political philosophy and the patriarchal unconscious : a psychoanalytic perspective on epistemology and Metaphysics", in Harding and Hintikka (1983), pp. 245-82.
- (1987) "Postmodernism and gender relations in feminist theory", *Signs* 12(4) : 621-43.
- Foucault, Michel (1976) *The History of Sexuality*, Vol. 1 : *An Introduction*, Robert Hurley, trans. New York : Pantheon, 1978.
- Frankenberg, Ruth (1988) "The social construction of Whiteness", University of California at Santa Cruz, PhD thesis.
- French Feminism*, special issue (Autumn 1981) *Signs* 7(1).
- Gallop, Jane (1982) *The Daughter's Seduction : Feminism and Psychoanalysis*. New York : Macmillan.
- Giddings, Paula (1985) *When and Where I Enter : The Impact of Black Women on Race and Sex in America*. Toronto: Bantam.
- Gilligan, Carol (1982) *In a Different Voice*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Haraway, Donna J. (1985) "Manifesto for Cyborgs : science, technology, and socialist feminism in the 1980s", *Socialist Review* 80 : 65-108.
- (1989b) *Primate Visions : Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. New York : Routledge.
- Harding, Sandra (1983) "Why has the sex/gender system become visible only now ?", in Harding and Hintikka (1983), pp. 311-24.
- (1986) *The Science Question in Feminism*. Ithaca : Cornell University Press.
- Hartmann, Heidi (1981) "The unhappy marriage of Marxism and feminism", in Sargent (1981); pp. 1-41.
- Hartsock, Nancy (1983a) "The feminist standpoint : developing the ground for a specifically feminist historical materialism", in Harding and Hintikka (1983), pp. 283-310.
- (1983b) *Money, Sex, and Power*. New York : Longman ; Boston : Northeastern University Press, 1984.
- Haug, Frigga, ed. (1980) *Frauenformen : Alltagsgeschichten und Entwurf einer Theorie weiblicher Sozialisation*. Berlin : Argument Sonderband 45.
- (1982) "Frauen und Theorie", *Das Argument* 136(11/12).
- Haug, Wolfgang Fritz and others, eds (forthcoming) *Marxistisches Wörterbuch*. Berlin : Argument-Verlag.
- hooks, bell (1981) *Ain't I a Woman*. Boston : South End.
- (1984) *Feminist Theory : From Margin to Center*. Boston : South End.
- Hubbard, Ruth, Henifin, Mary Sue, and Fried, Barbara, eds (1982) *Biological Woman, the Convenient Myth*. Cambridge, MA : Schenkman.
- Hull, Gloria, Scott, Patricia Bell, and Smith, Barbara, eds (1982) *All the Women Are White, All the Men Are Black, But Some of Us Are Brave*. Old Westbury : The Feminist Press.
- Hurtado, Aida (1989) "Relating to privilege : seduction and rejection in the subordination of white women and women of color", *Signs* 14(4) : 833-55.
- Irigaray, Luce (1977) *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris : Minuit.
- (1979) *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*. Paris : Minuit.
- Jaggar, Alison (1983) *Feminist Politics and Human Nature*. Totowa, NJ : Roman & Allenheld.
- Joseph, Gloria and Lewis, Jill (1981) *Common Differences*. New York : Anchor.

- Keller, Evelyn Fox (1985) *Reflexions on Gender and Science*. New Haven : Yale University Press.
- (1987) “The gender/science system : or, is sex to gender as nature is to science ?”, *Hypatia* 2(3) : 37-49.
- Kessler, Suzanne and McKenna, Wendy (1978) *Gender : An Ethnomethodological Approach*. Chicago : University of Chicago Press.
- King, Katie (1986) “The situation of lesbianism as feminism’s magical sign : contests for meaning and the U.S. women’s movement, 1968-72”, *Communication* 9(1) : 65-92.
- Kollontai, Alexandra (1977) *Selected Writings*. London : Allison & Busby.
- Kuhn, Annette, and Wolpe, AnnMarie, eds (1978) *Feminism and Materialism*. London : Routledge & Kegan Paul.
- Labica, Georges and Bensussan, Gérard, eds (1985) *Dictionnaire Critique du Marxisme*, 8 vols. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lewontin, R. C., Rose, Steven, and Kamin, Leon J. (1984) *Not in Our Genes : Biology, Ideology, and Human Nature*. New York : Pantheon.
- Linden, Robin Ruth (1981) “The social construction of gender : a methodological analysis of the gender identity paradigm”, University of California at Santa Cruz, Sociology Board, Bachelor of Arts senior essay.
- Lorde, Audre (1982) *Zami, a New Spelling of My Name*. Trumansberg, NY : Crossing, 1983.
- Lowe, Marian and Hubbard, Ruth, eds (1983) *Woman’s Nature : Rationalizations of Inequality*. New York : Pergamon.
- MacCormack, Carol and Strathern, Marilyn, eds (1980) *Nature, Culture, Gender*. Cambridge ; Cambridge University Press.
- MacKinnon, Catherine (1982) “Feminism, marxism, method, and the state : an agenda for theory”, *Signs* 7(3) : 515-44.
- Marks, Elaine and de Courtivron, Isabelle, eds (1980) *New French Feminisms*. Amherst : University of Massachusetts Press.
- Marx, Eleanor and Aveling, E. (1885-6) *The Woman Question*. London : Swann & Sonnenschein.
- Marx, Karl (1964a) *Capital* vol. 1. New York : International.
- (1964b) *The Economic and Philosophic Manuscripts of 1844*. New York : International.
- And Engels, Frederick (1970) *The German Ideology*. London : Lawrence & Wishart.
- Marxist-Feminist Literature Collective (1978) “Women’s writing”, *Ideology and Consciousness* 1(3) : 27-48.
- Mitchell, Juliet (1966) “Women : the longest revolution”, *New Left Review* 40 : 11-37.
- (1971) *Women’s Estate*. New York : Pantheon.
- Mohanty, Chandra Talpade (1984) “Under western eyes : feminist scholarship and colonial discourse”, *Boundary 2*, 3 (12/13) : 333-58.
- Moi, Toril (1985) *Sexuel/Textual Politics*. New York : Methuen.
- Money, John and Ehrhardt, Anke (1972) *Man and Woman, Boy and Girl*. New York : New American Library, 1974.
- Moraga, Cherrie (1983) *Loving in the War Years : lo que nunca pasó por sus labios*. Boston : South End.
- and Anzaldúa, Gloria, eds (1981) *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*. Watertown : Persephone.
- Morawski, J.G. (1987) “The troubled quest for masculinity, femininity and androgyny”, *Review of Personality and Social Psychology* 7 : 44-69.

“Genre” pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d’un mot

Mouffe, Chantal (1983) "The sex-gender system and the discursive construction of women's subordination", *Rethinking Ideology*. Berlin : Argument Sonderband 84.

O'Brien, Mary (1981) *The Politics of Reproduction*. New York : Routledge & Kegan Paul.

Ortner, Sherry B. (1974) "Is female to male as nature is to culture ?", in Rosaldo and Lamphere (1974), pp. 67-87.

— and Whitehead, Harriet, eds (1981) *Sexual Meanings : The Cultural Construction of Gender and Sexuality*. Cambridge : Cambridge University Press.

Reiter, Rayna Rapp, ed. (1975) *Toward an Anthropology of Women*. New York : Monthly Review.

Rich, Adrienne (1980) "Compulsory heterosexuality and lesbian existence", *Signs* 5(4) : 631-60.

Rosaldo, Michelle (1980) "The use and abuse of anthropology", *Signs* 5 : 389-417.

— and Lamphere, Louise, eds (1974) *Woman, Culture, and Society*. Palo Alto : Stanford University Press.

Rose, Hilary (1983) "Hand, brain, and heart : a feminist epistemology for the natural sciences", *Signs* 9(1) : 73-90.

— (1986) "Women's work : women's knowledge", in Juliet Mitchell and Ann Oakley, eds, *What Is Feminism ? A Re- Examination*. New York : Pantheon, pp. 161-83.

Rubin, Gayle (1975) "The traffic in women : notes on the political economy of sex", in Rayna Rapp Reiter (1975), pp. 157-210.

— (1984) "Thinking sex : notes for a radical theory of the politics of sexuality", in Carol Vance, ed. *Pleasure and Danger*. London : Routledge & Kegan Paul, pp. 267-319.

Sandoval, Chela (1984) "Dis-illusionment and the poetry of the future : the making of oppositional consciousness", University of California at Santa Cruz, PhD qualifying essay.

— (n.d.) *Yours in Struggle : Women Respond to Racism, a Report on the National Women's Studies Association*. Oakland, CA : Center for Third World Organizing.

Sayers, Janet (1982) *Biological Politics : Feminist and Anti-Feminist Perspectives*. London : Tavistock.

Scott, Joan Wallach (1988) *Gender and the Politics of History*. New York : Columbia University Press

Smith, Barbara, ed (1983) *Home Girls : A Black Feminist Anthology*. New York : Kitchen Table, Women of Color Press.

Smith, Dorothy (1974) "Women's perspective as a radical critique of sociology", *Sociological Inquiry* 44.

— (1979) "A sociology of women", in J. Sherman and E.T. Beck, eds *The Prism of Sex*. Madison : University of Wisconsin Press.

Sofoulis, Zoe (1987) "Lacklein", University of California at Santa Cruz, unpublished essay.

Spillers, Hortense (1987) "Mama's baby, papa's maybe : an American grammar book", *Diacritics* 17(2) : 65-81.

Spivak, Gayatri (1985) "Three women's texts and a critique of imperialism", *Critical Inquiry* 12(1) : 243-61.

Stoller, Robert (1964) "A contribution to the study of gender identity", *International Journal of Psychoanalysis* 45 : 220-6.

— (1968 and 1976) *Sex and Gender*, vol. I, New York : Science House ; vol. II, New York : Jason Aronson.

Strathern, Marilyn (1988) *The gender of the Gift : Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*. Berkeley : University of California Press.

Thorne, Barrie and Henley, Nancy, eds (1975) *Language and Sex : Difference and Dominance*. Rowley, MA : Newbury.

Trinh T. Minh-ha (1986-7) "Introduction", and "Difference : "a special third world women issue"", *Discourse : Journal for Theoretical Studies in Media and Culture* 8 : 3-38.

— , ed. (1986-7) *She, the Inappropriate/d Other*, *Discourse* 8.

— (1989) *Woman, Native, Other : Writing Postcoloniality and Feminism*. Bloomington : Indiana University Press.

Walker, Alice (1983) *In Search of Mother's Gardens*. New York : Harcourt Brace Jovanovitch.

Ware, Celestine (1970) *Woman Power*. New York : Tower.

West, Candance and Zimmermann, D.H. (1987) "Doing gender", *Gender and Society* 1(2) : 125-51.

Wittig, Monique (1973) *The Lesbian Body*, David Le Vay, trans. New York : Avon, 1975 (*Le corps lesbien*, 1973).

— (1981) "One is not born a woman", *Feminist Issues* 2 : 47-54.

Woodward, Kathleen, ed(1980) *The Myths of Information : Technology and Post-Industrial Culture*. London : Routledge & Kegan Paul.

Young, Iris (1981) "Beyond the unhappy marriage : a critique of the dual systems theory", in Sargent (1981), pp. 44-69.

"Genre" pour un
dictionnaire
marxiste :
la politique sexuelle
d'un mot